Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 18 (1880)
Heft: 2

Artikel: Lausanne, le 10 janvier 1880
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-185638

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dix-huitième année. N° 2 Samedi 10 Janvier 1880.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Pour la Suisse : un an, 4 fr. ; six mois, 2 fr. 50.
Pour l'étranger : 6 fr. 60.

On peut **s'abonner** aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 10 Janvier 1880.

Le bruit continue à se faire autour des ouvrages de M. Emile Zola. Tout récemment encore, Victor Hugo les jugeait très sévèrement, et A. Dumas en faisait une longue critique dans la préface d'une nouvelle édition de l'*Etrangère*, à laquelle, il faut le dire, M. Zola a fait une réponse sinon victorieuse, du moins fort remarquable.

A ce propos, nous ne pouvons nous empêcher de reproduire, pour l'amusement de nos lecteurs, et après en avoir élagué quelques passages, une boutade de M. Bernadille, dont les écrits sont pleins d'esprit et de finesse. Devançant les temps, il suppose que nous sommes arrivés à l'an 189... Le genre réaliste a prévalu sur toute la ligne, et ce que nous appelons aujourd'hui la bonne littérature a passé à l'état légendaire.

L'auteur de l'*Assommoir* est appelé par l'Académie française à remplacer Victor Hugo qui vient de mourir. Dans son discours d'usage, le récipiendaire s'adresse en ces termes à la haute et docte assemblée :

« Messieurs,

» Je ne veux pas faire ma dinde : ça me botte d'être de l'Académie, et je me sens tout chose en pensant que j'y succède au grand homme qui vient de claquer. Ma parole, ça me chatouille agréablement dans le nez quand j'y pense. C'est qu'on a beau dire : on n'en fait pas encore treize comme celui-là à la douzaine. Le jour où Victor Hugo a passé l'arme à gauche, tous les bons zigs étaient en train de se balader dans les bastringues et de se coquarder chez le mastroquet. C'était le Mardi-Gras, une journée de gueuleton fini, de rigolade à mort, où le peuple béquille, bâfre, s'empiffre, boustifaille, se donne une cuite, se flanque des bosses et des culottes à mort tant qui lui reste un monaco. En attendant la crevaison, il faut bien se rincer un peu la corne et se laver la dalle, n'est-ce pas ? comme a dit ce vieux farceur d'Horace, traduit par Coupeau... Mais quand on apprit que Victor Hugo avait tourné de l'œil, fini de godailler : « Cré nom! » s'écria un homme du peuple, avec une mâle éloquence, en cassant son verre sur le zinc, c'était » un bon, un vrai, tout ce qu'il y a de plus chouette, » et qui n'était pas encore trop décati, tout de » même. J'en ai l'estomac barbouillé. » — « Et » moi, dit un gosse qui s'était maquillé en pierrot » pour aller au bal Robert, ça m'a coupé les gui» bolles. »

» Seuls, quelques licheurs qui étaient dans les brindezigues jusque par dessus les oreilles, restèrent à se graisser les roues. Mais vous savez, il y en a qui ne peuvent pas s'empêcher de lever le coude. C'est plus fort qu'eux. Seulement, ça n'empêche pas les sentiments. Et comme une gouape, qui venait de payer sa troisième tournée de vitriol, disait en rallumant son brûle-gueule : « Eh bien, » quoi ! il a cassé sa pipe ! Il a dévissé son bil» lard ! il a avalé sa langue !... V'là-t'y-pas ! Autant » nous en pend à l'œil ; est-ce la peine de faire ses » embarras ?... Merci, je sors d'en prendre. Un » homme en vaut un autre. Avec ça qu'il était rien » drôle, le vieux ! Il finissait par nous tanner. Non, » merci, il nous a fait assez manger de blagues. » Zut ! à un autre ! » un grand sec, qui se tenait raide comme la justice, l'envoya dinguer en criant : « Ah ben ! non, mon petit, tu sais, il ne faut pas » nous la faire ! Si tu es complet, va te coucher..... » Moi, j'avais un béguin pour cet homme-là. Et je » dis que d'en parler comme d'un blagueur, qui » nous faisait prendre les vessies pour des lan» ternes, c'est une crasse. Avant de rencontrer un » cadet comme lui, tu peux te fouiller toute ta vie, » mon bon homme. »

» Nobles paroles, messieurs, où éclatait, dans sa trivialité pittoresque, la magnifique éloquence de ce que les artistes de l'ancien régime appelaient la sale populace !

» Je vous entends bien. La poésie, n'en faut plus ! C'est le vieux jeu. Plutôt que de barboter dans le bleu, comme les teinturiers, et d'aligner des adjectifs à pompons et de grandes phrases d'un embêtement pommé, le génie du siècle veut décidément des machines sans épate, sans esbrouffe et sans flafla, pour vous montrer les choses comme elles sont. Mais, le pauvre vieux ! il faut se reporter à son temps. Nous n'aurions peut-être pas mieux fait que lui en 1830 ou 1850. Et puis, il se rapprochait tous les jours de la vraie école. Entre l'auteur des *Odes et Ballades*, des *Feuilles d'Automne*, et l'auteur des *Misérables* ou de l'*Homme qui rit*, il y a une fichue différence..... »

Ce magnifique exorde est accueilli par des applaudissements, dont M. Pingard donne précipi-

tamment le signal.

Voici quelques extraits de la réponse faite par le directeur de l'Académie :

« ..... Je me rappelle toujours le moment où parut votre chef-d'œuvre, l'*Assommoir*. Un tas de critiques en papier mâché, qui avaient étudié la littérature dans la grammaire de Noël et Chapsal, des bons hommes à perruques et à bésicles, qui croyaient encore à cette vieille douairière appelée le *Goût* et qui entouraient cette momie à papillottes de leurs galanteries surannées, poussèrent les cris des oies du Capitole que nos aïeux les Gaulois voulaient faire cuire aux marrons. Quelques toqués solennels parlaient encore du goût dans ce temps-là, avec des hochements de tête et des pincements de lèvres. C'était trop farce ! On leur riait au nez en se tenant le ventre, et j'entends toujours la piquante réponse que fit à ces giries un jeune écrivain appartenant à l'école de l'avenir : « Le goût !... Oh ! là, là ! As-tu fini tes manières ? »

. . . . . .

» A chaque période, monsieur, correspond sa forme littéraire. Après l'école classique, nous avons eu l'école romantique ; après l'école romantique, l'école réaliste ; après l'école réaliste, dont les prétendues hardiesses nous paraissent bien fadasses aujourd'hui et d'une innocence toute pastorale quand nous comparons les *Bourgeois de Molinchard* à l'*Assommoir*, vous avez eu le mérite de créer définitivement le genre des nouvelles couches, ce que j'appellerai d'un terme qui me paraît répondre à votre légitime ambition et dont vous approuverez sans doute la netteté : l'école canaille ! Puissent vos successeurs nous préparer encore de nouvelles jouissances et nous ouvrir de nouveaux horizons !... »

Nous avons déjà parlé dans le temps des débuts de la navigation à vapeur sur le lac Léman, mais ce n'est qu'aujourd'hui que les curieux détails qui suivent nous sont tombés sous la main :

« Le lancement du premier bateau à vapeur, le *Guillaume-Tell*, le 28 mai 1823, restera à jamais mémorable, nous dit une chronique de l'époque ; rien n'égale l'empressement avec lequel on se rend sur ce bateau partant de Genève une fois par semaine pour faire le tour du lac. Le jour qu'il fit ce tour pour la première fois, la stupéfaction des riverains fut complète, à la vue de cette merveilleuse navigation, sans le secours de voiles, ni des avirons ; tous accouraient sur le rivage poussant des cris et témoignant par mille démonstrations leur surprise ; peu s'en fallut même qu'ils ne criassent au sacrilége ! quelques-uns pensèrent que le diable seul pouvait mouvoir cette machine et ils firent force signes de croix ; l'on vit même un curé que ses paroissiens avaient laissé seul dans l'église, venir partager leur étonnement. L'on vit aussi des bateliers cherchant à rabaisser l'avantage du nouveau mode de navigation, vouloir à force de rames, suivre le *Guillaume-Tell* ; mais il les laissait en deux minutes bien en arrière, alors ils posaient les rames, et fixant les yeux sur sa marche, lui rendaient hommage. »

Nous voyons en outre par les journaux de 1823, que ce nouveau mode de locomotion excita le plus vif mécontentement chez les voituriers et les aubergistes des bords du lac. Ils firent tellement de bruit et de menaces, qu'ils fournirent à l'avocat C.... le sujet d'une jolie pièce de théâtre intitulée : *Le bateau à vapeur et le remède Leroi*. Cette pièce que nous avons sous les yeux fut jouée à Genève avec beaucoup de succès et peint d'une manière très piquante l'aveugle colère de ces gens contre ce pauvre bateau. On y voit figurer un aubergiste, dupé complétement par des jeunes gens qui s'amusent à ses dépens, et à qui il prodigue ses meilleurs vins, dans sa joie d'apprendre d'eux la fausse nouvelle de l'incendie du fatal véhicule. — On assure du reste que ce trait plaisant a réellement eu lieu. L. M.

Onna promessa.

Lo valet à Grignolet étâi tant toupin que lo menistre lo volliâvè pas rechâidrè à la coumenïon, kâ ti lè iadzo que lo volliâvè interrodzi ne savâi repondrè que cein que lè z'autro lâi subliâvont à l'orollie et coumeint sè camerâdo ne vaillesont pas lo Pérou, lâi soclliâvont adé dè clliâo gandoises que lo menistrè ne compregnâi pas qu'on pouessè étrè asse tabornio què cein ; assebin quand l'est qu'âo catsimo faille expliquâ lo vœu dâo baptême, lo menistrè fe âo gaillâ :

— Te pâo pî tè reintornâ, Grigno, su d'obedzi de tè renvoyî de n'an, kâ te n'és pas ein état d'étrè reçu sti an.

Ma fâi lo pére étâi eimbétâ dè cein, kâ se son valet étâi bête, l'étâi foo qu'on tsâno et coumeint Grignolet avâi prâo bin, son bouébo lâi poivè gaillâ âidi et se lo faillâi einvoyî onco on an à l'écoula, l'étâi atant dè dzornâ que faillâi pàyî à on ovrâi. — Son valet avâi z'u seij'ans à la Dama ; l'étâi don prâo vîllio, et lo pére sè décidè d'allâ trovâ lo menistre.

— Bondzo monsu lo menistrè, se fe ein arreveint à la cura, vegné vairè po mon bouébo ; n'iarâi-te pas moïan dè lo férè coumeniyî, kâ vâidè-vo, se faut atteindrè onco on an, mè vâo férè gaillâ fauta.

— Eh ! su bin fatsi, se repond lo menistrè, mâ l'est portant trâo bête, et on an dè plie lâi vâo rein férè dè mau.

— Se vo plié, monsu lo ministrè, mè recoumando bin à vo, et se vo volliâi lo reçâidrè vo bailléri on bon tsai dè bou.

Lo ministrè ruminà on momeint et sè peinsà que lo bouébo porrâi bin étrè asse bête on an pe tâ et dû que son pére avâi tant einvià de l'avâi, lâi dit que po lâi férè pliési, sè décidâvè dè lo reçâidrè, et que son valet dévessâi retornâ âo catsimo.

Ye fut don reçu et quand l'est que l'alla coumeniyi la demeindze d'aprés, lo pére Grignolet allâvè